

—Et sur quel sujet ?

—Sur tous... depuis combien de temps j'étais établie : mon nom, celui de mon mari, et où était mon beau-frère, et qui m'avait installée ici ? et puis, quand j'ai parlé de vous, il a fallu vous dépeindre, dire si vous étiez grand ou petit, brun ou blond... oh ! là, je m'en suis donné, je vous en réponds ; mon pauvre cœur s'est soulagé : heureusement Henriette était avec moi, et quand l'une avait fini, l'autre recommençait...

—Et vous m'avez nommé ? demanda Napoléon Potard.

—Hélas ! oui, mon bon Monsieur ; je voudrais que tout le monde sût le nom de mon bienfaiteur.

—Ah ! qu'avez-vous fait là ? gronda-t-il le jeune homme, se souvenant des mésaventures que son nom lui avait values... Enfin, m'importe ; le mal est fait, n'en parlons plus. Est-ce là tout ?

—Non, Monsieur ; la jolie demoiselle remarqua un petit cahier que vous aviez laissé sur la table ; elle me demanda la permission de l'emporter ; je résistai un peu, mais elle demandait cela avec une petite mine si douce, si gentille !... ah ! Monsieur, vous n'avez rien vu de pareil... Enfin elles s'en vont ! Hier elles reviennent ; elles prennent encore une tasse de lait ; la belle demoiselle remet à Henriette cette croix d'or, à Françoise ce bonnet, à Jacques ce joli fouet pour garder les vaches. Puis elle me demande si je veux qu'elle me chante quelque chose de vous ; je ne comprends pas très-bien, mais j'accepte. Oh ! Monsieur, c'est alors que nous nous sommes crus dans le ciel, d'entendre chanter ce beau petit ange... et des choses à faire pleurer un sergent de ville. Oh ! que c'était beau ! que c'était beau !

Ce naïf éloge acheva de justifier Magdeleine aux yeux du poète.

—Enfin, elles s'en sont allées ; mais avant de partir, voyez ce qu'il m'a fallu accepter.... Et elle montra au jeune homme une bourse délicieusement brodée qui renfermait vingt louis.

—Oh ! pour le coup, ma bonne Magdeleine, dit-il, il faut que vous me fassiez un cadeau : à vous les louis, mais à moi la bourse ; vous y consentez, n'est-ce pas ?

—De grand cœur, dit-elle en souriant et en posant son doigt sur son front, si le bon Dieu accomplit le vœu que je forme là, ce ne sera pas la seule chose que vous vous donnerez !...

Napoléon Potard rougit comme un pensionnaire, rompit brusquement l'entretien, et s'en alla.

En proie à mille inquiétudes, se débattant contre mille visions, craignant de s'interroger, n'osant lire ce qui se passait dans son cœur et se contentant de l'épeler, il passa quelques jours sans retourner à la ferme Bonabry. Lorsqu'il y revint, il trouva Magdeleine soucieuse.

—Avez-vous vu ces dames ? lui demanda-t-elle.

—Oui, Monsieur.

—Et qu'ont-elles dit cette fois ?

—Ah ! des choses qui m'ont fait de la peine. La jolie demoiselle, qui m'avait bien défendu (mais je n'avais pas pu y tenir) de vous raconter ses visites, m'a grondée de lui avoir désobéi. Puis elle m'a dit...

—Eh bien ! quoi ?

—Que si, par malheur, vous cherchiez à la voir chez moi, si vous vous rencontriez ici, ce serait fini, elle ne reviendrait plus... jamais...

—Hélas, j'en étais sûr ! voilà mon nom qui produit son effet, pensa notre héros... Et alors, reprit-il, je dois sans doute cesser de venir vous voir ?...

—Oh ! pour cela, non ! à Dieu ne plaise ! interrompit Magdeleine ; ce